Document généré le 23 avr. 2024 02:52

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Le sens de la disparition

La traversée de l'Europe par les forêts, d'Alain Fleischer, Éditions Virgile, « Suite de sites », 69 p.

Pierre Ouellet

Numéro 205, novembre–décembre 2005

La disparition

URI : https://id.erudit.org/iderudit/18192ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ouellet, P. (2005). Le sens de la disparition / *La traversée de l'Europe par les forêts*, d'Alain Fleischer, Éditions Virgile, « Suite de sites », 69 p. *Spirale*, (205), 19–20.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LE SENS DE LA DISPARITION

LA TRAVERSÉE DE L'EUROPE PAR LES FORÊTS d'Alain Fleischer
Éditions Virgile, « Suite de sites », 69 p.

PARTIR pour vrai, c'est disparaître. On ne part jamais, même pour un mois, une semaine ou une journée : on *disparaît*. C'est la seule façon de partir vraiment, sans laisser d'adresse, sans possibilité d'appel : on est « irrejoignable », « inatteignable ». On est en voie de disparition — sur son départ... définitif — dès lors qu'on a franchi la porte, mis le pied dehors, mis les voiles à sa mémoire, à ses désirs, mis le cap sur autre part. S'évader, s'évacuer, dans une sorte de « vide » ou de « vacuum », comme dit l'étymon latin de ces deux verbes, voilà le sens originaire de l'acte de partir : se départir de soi, d'ici et de maintenant, repartir à zéro pour embrasser l'espace, le temps, vidés de toute présence, de tout étant.

Le monde est plein de nous et nous sommes pleins du monde : c'est une lourdeur insupportable. Il faut débarrasser l'être de soi, se délivrer soi-même de l'être : soulager le monde de son propre poids, s'alléger du poids du monde. Une seule solution : se « volatiliser », comme font les volatiles, justement, les oiseaux migrateurs. S'évaporer, se dissiper, s'éclipser. Non pas passer à l'état gazeux, vaporeux, comme fait la matière inerte une fois « sublimée », mais s'échapper et se défiler, se dérober, s'esquiver, bref, « voyager » au sens littéral du mot : « *se mettre en voie... en route ou en chemin* » plutôt que se mettre au monde. Fuir comme un gaz fuit, mais vers nulle part. Autre part qu'au monde, en tout cas. Seule sublimation possible pour la matière humaine, seule évaporation qui marche pour la matière parlante en quoi nous consistons, consistons trop, insistons même.

Alain Fleischer appelle cette opération « *La traversée de l'Europe par les forêts* », parce qu'il y a un contenu politique à cette évasion, mais on pourrait aussi bien intituler un tel « *voiage* » ou un tel « *viaticum* », la fuite étant notre seul secours, l'exil notre unique soutien, la volatilisation notre vrai viatique, « La transgression du Monde par d'autres mondes », « La transcendance de l'Espace par le Temps », « La transcansion de l'être par l'apparaître et le disparaître », selon les différentes orientations philosophiques qui peuvent donner un sens, même incongru, à une telle évaporation. Le « *sens de la disparition* », voilà ce que tout homme doit posséder pour pouvoir donner un sens à son existence, donner du lest à sa propre vie, donner du large à son histoire, donner de l'air à son propre monde. Alain Fleischer ne manque pas de ce sens-là, lui qui a écrit *Quatre voyageurs, Les trapézistes et le rat, Les angles morts*, variations imaginaires sur l'art de disparaître au vu de tous. Il pratique cet art comme photographe et cinéaste, aussi, captant sous les yeux de chacun ce qui le captive et en fait sa proie, notre regard disparaissant dans la gueule ouverte de son appareil photo ou de sa caméra. Un acte de prestidigitation : faire disparaître quelqu'un ou quelque chose, qui réapparaît au bout d'un temps, intact ou métamorphosé, d'un simple claquement des doigts. Une digitation preste, un doigté magique, capable de tous les prodiges : voilà l'art, voilà le genre de délestage dont la littérature a l'étonnant pouvoir, émancipée qu'elle est des lois de la pesanteur, des règles strictes de la présence, de la logique de l'être, tout entière vouée aux grandes fictions de l'apparaître et du disparaître, de l'absence à soi, aux autres, au monde, des extases et des évanouissements.

Les marcheurs n° 4, Emmanuelle Léonard, épreuve à développement chromogène, 50 × 75 cm, 2004.

Retour à *No man's land*

La quatrième de couverture du livre de Fleischer le dit sans ménager aucun suspense, parce qu'on n'est pas dans un thriller mais dans une fable comme chez Kafka, avec Grégoire Samsa, ou chez Borges, avec Pierre Ménard, ou chez tant d'autres, de Pascal Quignard à Valère Novarina, où le fabulaire et le fabuleux transcendent de toutes parts le sens de l'Histoire : « *Parti — ou croyant être parti — de sa ville natale de Morhàz, en Transsylvanie, pour atteindre la France, Gregor H., navigateur terrestre, clandestin et solitaire, arrive enfin à Morez, en Franche-Comté. Il y découvre le sentiment d'être de retour à son point de départ.* » Partir, revenir. Des synonymes? On ne disparaît pas réellement, même au loin, même absent : on « apparaît » ailleurs ou autrement, on est ici comme là, là comme ici, toujours caché dans les plis du temps et de l'espace, replié, retranché, puis redéployé comme un « autre » sur les lieux mêmes de sa disparition. La quatrième conclut ainsi : « *Cette histoire, en forme de conte initiatique, interroge le voyage et la migration qu'il faut accomplir pour s'accomplir soi-même.* » Se réaliser, comme on dit, c'est « se virtualiser », se fictionnaliser : passer pour un autre, certes, mais aussi passer par un autre, par l'ailleurs où s'accomplit le soi voyageur, le soi migrateur qui a compris qu'aucune vérité n'existe sinon la voie, le « voiage » qu'est toute vie, la « mise en voie » comme on parle de la mise en langue qu'est tout « langage ».

Notre héros ne vient pas de Transsylvanie pour rien : son lieu de naissance est une forêt qui se met en travers du monde et de l'histoire. Un milieu qu'il doit traverser, au cœur de l'Europe (de la *Mitteleuropa*), pour mieux aller vers le grand air ou l'éclaircie, l'air libre des franches contrées, des aires ouvertes sur le vide, la mer, les océans, les terres libres ou affranchies. Morhàz, son lieu de départ, dont le nom évoque mystérieusement la « mort » — tout comme Morez, son point de chute —, est surnommée la « *capitale des ciseaux* », comme si les Parques régnaient sur notre héros dès sa naissance. L'icône tutélaire et totémique de sa ville natale est une paire de cisailles dressée sur ses deux pointes : « *Depuis la petite enfance, cette représentation des ciseaux debout sur leurs deux jambes, avec leurs deux grands yeux en haut, avait déterminé la perception de l'humanité par Gregor H.*, écrit Fleischer : *des êtres dressés sur deux pattes, dont les mouvements sont commandés par des yeux simultanément mobiles telles des mâchoires, les uns et les autres s'ouvrant et se fermant pour ouvrir le chemin dans quelque matière fermée, par l'action même de ces enjambées, de cette avancée. Par exemple, l'expression "couper à travers bois" appelait inévitablement dans l'esprit du petit Gregor l'image d'une forêt illustrant un livre de contes, et qu'entame, pour en atteindre le mystère, une paire de ciseaux* ». Nous sommes des ciseaux qui coupent à travers une vie : à travers champ comme à travers le temps, à travers bois comme à travers l'histoire. Nous sommes deux jambes qui font la marche, deux yeux qui font la vue, deux lèvres ou une mâchoire qui font la parole, la manducation, les dévorations de toutes sortes, y compris le baiser. Nous ne sommes rien d'autre : une enjambée, une avancée dans la matière fermée du monde… grâce à cette mobilité simultanée des pattes et des yeux telle une grande gueule qui avale tout sur son passage ou qui projette au loin son air, son souffle, son âme. Voilà ce qui fonde la perception du monde de Gregor H., d'Alain Fleischer, de chacun d'entre nous qui accepte d'entrer une fois pour toutes dans la forêt de la fiction, celle qui recèle un mystère joyeux ou douloureux qu'on ne peut atteindre qu'en l'« entamant » avec la pointe aiguisée de nos deux yeux, la pointe acérée de notre pas, la pointe effilée de nos paroles les plus vives, s'ouvrant et se fermant au rythme du voyage, de la traversée, de la migration généralisée.

Mise au foyer

La traversée de l'Europe par les forêts n'est pas seulement un conte, une fable, une farce : c'est un traité de la perception à l'usage des non-voyants que nous sommes, des insensibles que nous avons toujours été. C'est pourquoi le point de destination d'un tel « voyage » — où l'on entend résonner le mot *voyance* —, sera surnommé la « *capitale des lunettes* ». Morez, double français du Morhàz hongrois, où Gregor H. croit être revenu après sa longue et vaine traversée, même s'il y est plongé dans l'étrange et pourtant familière sensation d'un *autre* temps, superposé au même espace (comme des lunettes posées sur ses vrais yeux), est en effet considéré comme le lieu où l'on fabrique les meilleures lentilles optiques qui permettent de « corriger » la vue, d'accroître la vision, de l'aiguiser, de l'affûter, de rendre notre regard plus perçant, comme les lames d'une paire de ciseaux dont les pattes cisaillent de leurs pas coupants l'épaisse noirceur de la forêt, l'opacité de notre monde. De la ville des ciseaux à celle des lunettes, c'est le voyage d'Œdipe que nous refaisons mais à l'envers : au lieu que la lame nous crève les yeux au moment du dénouement, elle nous aiguise la vue, aiguillonne notre vision, guide notre pas dans cette voyance qu'est tout voyage au cœur de la forêt, « *au cœur des ténèbres* », dirait Conrad, dans cette Transsylvanie de l'histoire humaine, qu'on ne peut franchir que si l'on change de perception et accepte de porter les lunettes de la fiction, grâce auxquelles l'on traverse les frontières en les coupant comme on dénoue les fils ou fend le nœud d'un inextricable mystère, celui de la mort elle-même ou de notre propre vie.

Cette traversée où l'on coupe à travers le réel avec un regard suraiguisé, c'est la définition de l'art et de la littérature — celle des grands aveugles, d'Homère à Borges —, mais c'est aussi l'éthique propre à toute véritable expérience politique, que connaissent seuls les exilés, les réfugiés, les déplacés et qu'ont connue de près les parents d'Alain Fleischer, déportés d'Europe centrale : le monde se redessine à mesure sous nos lunettes et nos ciseaux, nos lentilles et nos scalpels, nos loupes et nos couteaux. C'est presque un jeu d'enfant, mais c'est devenu un jeu de vieux. Non pas le tric-trac où l'enfant d'Héraclite jouait avec le temps, mais le bric-à-brac de l'Histoire où c'est le temps qui se joue de nous, vieillards prématurés, infantilisés. Fleischer écrit : « *Le tunnel de verdure, long de près de deux mille kilomètres, coupait comme une paire de ciseaux dans les pages des atlas qui représentent les pays et les frontières, et il serpentait à travers l'Europe selon un tracé que Gregor H. avait lui-même repéré et comme creusé dans les à-plats de couleur verte, plus ou moins dense, qui désignent les massifs forestiers sur les cartes de géographie.* » Franchir les frontières les plus hermétiques, c'est découper dans une forêt imaginaire : tailler et creuser dans les à-plats verts où l'on se réfugie au cours de l'exode, dans ce tunnel de verdure où tout exil a lieu, à l'abri des regards ennemis, aux aguets et à l'affût de tout ce qui pourrait nous « découvrir », nous mettre à nu, nous arracher notre identité. L'unique solidarité que l'exilé plus ou moins volontaire — « *le navigateur terrestre, clandestin et solitaire* » — entretient avec notre monde cicatrisé, couturé de frontières et de lignes ennemies, couvert de fronts et d'arrière-fronts, c'est le partage de sa solitude au cœur de la forêt… où l'histoire l'oblige à s'abriter, le contraignant à « prendre le maquis » pour reprendre souffle, pour reprendre vie.

Ce n'est pas l'homme qui fuit dans l'espace, c'est le temps qui fuit dans l'homme. Ce n'est pas le voyageur qui disparaît à l'horizon du monde, mais l'horizon de l'histoire qui disparaît dans l'exilé, le réfugié, le déplacé, le voyageur forcé qui ne trouve d'abri que dans l'avenir ou le passé, l'attente ou le souvenir, la mémoire ou le seul désir. Il y a toujours une guerre qui guette à l'orée de l'histoire, un sacrifice, un holocauste : le temps est « incertain », gros d'une forme imprévisible d'extermination, d'une forme aiguë du disparaître. La traversée permanente des frontières est un franchissement à tout moment du front sans cesse déplacé sur lequel nous vivons sans le savoir, menacé à chaque instant d'être découvert et pris pour cible. Voilà l'intime leçon du livre d'Alain Fleischer, qui nous ramène dans l'entre-temps ou l'entre-lieux comme dans l'entre-deux-guerres permanent où l'Histoire s'arrête, incapable d'affranchir son pas en avant ou son pas en arrière du cercle sans fin où chaque nouveau départ est un éternel retour. *La traversée de l'Europe par les forêts* est la métaphore vive ou la fable animée d'un travers humain dont nous héritons tous par notre existence historique : la fuite en avant où notre désir nous pousse à traverser les frontières les plus touffues nous ramène à nous-même comme aux sources de l'histoire, où c'est dans notre propre mémoire que nous disparaissons…

Pierre Ouellet